

Hommages rendus à Montesquieu, à J.-J. Rousseau et à Laclos par des auteurs de littérature épistolaire de langue française des XIX^e et XX^e siècles

Les noms de Montesquieu, de Rousseau et de Laclos s'attachent étroitement à la tradition épistolaire. En fait, ces trois auteurs s'avèrent être les « pères » du roman par lettres, un genre dont le XVIII^e siècle est incontestablement l'apogée en France¹. Roland Bourneuf et Réal Ouellet expliquent la fortune de ce type de roman par un changement qui s'est produit à l'époque des Lumières, à savoir que le roman épistolaire traduit une nouvelle vision du monde reposant sur une philosophie anthropocentrique :

L'homme ayant remplacé Dieu au centre de l'univers, le monde peut être vu tour à tour comme un lieu à connaître, à domestiquer par les techniques, le travail et la réflexion ou comme un énorme point d'interrogation, une énigme dont le sens risque de nous échapper, puisque Dieu n'est plus le pivot central du monde, son point de référence fixe et intangible. Dans le premier cas, la démarche philosophique se traduit par une œuvre qui prétend donner l'histoire et l'explication du monde et de la société ; dans le second cas, elle se laisse deviner par une narration à multiples foyers subjectifs comme le roman épistolaire ou une narration qui se conteste au fur et à mesure qu'elle avance comme chez Diderot².

Il est indubitable qu'en France les correspondances, réelles et fictives, existent en abondance à l'époque des Lumières. D'après les statistiques établies par Martin *et al.*, le roman par lettres donne le sixième de la production littéraire française dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle³. Parmi les plus grands succès

¹ Pour saisir l'ampleur de la pratique de cette forme romanesque au XVIII^e siècle, il suffit de jeter un coup d'œil à la bibliographie de Fribourg, l'ouvrage de référence le plus complet dans son genre. Cf. GIRAUD, Yves – CLIN-LALANDE, Anne-Marie, *Nouvelle bibliographie du roman épistolaire en France : des origines à 1842*, 2^e édition révisée et augmentée, Fribourg, Éditions Universitaires, 1995.

² BOURNEUF, Roland – OUELLET, Réal, *L'univers du roman*, Paris, PUF, 1995, p. 99.

³ MARTIN, Angus – MYLNE, Vivienne – FRAUTSCHI, Richard, *Bibliographie du genre romanesque français, 1751–1800*, Londres, Mansell, 1977, p. XLVI. Mais l'importance du genre est encore plus grande. À ce sujet voir le travail de Mornet, qui a dressé la liste des dix-huit romans français et anglais (traduits ou adaptés en français) qu'il avait le plus souvent rencontrés dans trois cents quatre-vingt-douze bibliothèques parisiennes constituées entre 1740 et 1760. Résultat surprenant : six romans en sont sous forme de lettres. Étant donné que la liste a été faite avant la publication des chefs-d'œuvre de Rousseau et de Laclos, il n'est pas surprenant que parmi les auteurs français n'y figurent que Françoise de Graffigny et Charles Duclou. Cf. MORNET, Daniel, « Les Enseignements des bibliothèques privées », *Revue d'histoire littéraire de la France*, XVII (1910), p. 449–496.

épistolaires du XVIII^e siècle nous rangeons les *Lettres de la M^{***} au Comte de R^{***}* (1732) et les *Lettres de la Duchesse de *** au Duc de **** (1768) de Claude Crébillon, *Confession du Comte de C^{***}* (1741) de Charles Duclos, *Lettres d'une Péruvienne* (1747) de Françoise de Graffigny, *Lettres de la Grenouillère* de Joseph Vadé (1749), *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd* de M^{me} Riccoboni (1757) et nous pourrions encore y ajouter d'autres. Cette liste n'est évidemment pas complète sans les trois plus grandes œuvres épistolaires de l'époque des Lumières, les *Lettres persanes* (1721), *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761) et les *Liaisons dangereuses* (1782).

Sans nous attarder sur ce qu'est devenu le roman épistolaire à la suite de cette période de floraison, nous nous proposons d'examiner l'influence des trois romans-phares épistolaires sur la littérature de langue française des siècles qui ont suivi. Ces trois chefs-d'œuvre sont d'autant plus importants qu'ils tracent les trois grandes tendances du roman épistolaire à la fin du XVIII^e siècle : la tradition exotique, la tradition sentimentale et la tradition libertine. Dès la naissance du genre nous trouvons les éléments capitaux de ces traditions : des regards étrangers critiques ou satiriques, des réflexions philosophiques ou moralisantes et de différentes facettes de l'amour.

Dans la tradition exotique marquée par les *Lettres persanes* s'inscrit au XIX^e siècle *Mon oncle Barbassou* de Mario Uchard (1824–1893)⁴. Sa parenté avec l'œuvre de Montesquieu est évidente, seulement l'observateur des mœurs et des coutumes orientales et occidentales est un jeune homme européen. Jérôme-André de Peyrade, un savant chercheur de vingt-six ans hérite d'une somme mirifique qui lui permet de se réfugier pour travailler sur sa thèse sociale qu'il veut présenter à l'Académie des sciences. Il s'installe donc loin de Paris, au château de Férouzat, en Provence pour élaborer ses idées. Quatre mois plus tard, un homme et trois jeunes filles troublent sa solitude fructueuse. André apprend de l'homme qu'il a aussi hérité d'un harem. À savoir que son oncle Barbassou s'était fait Turc par opinion politique sous les Bourbons et qu'il avait servi alternativement deux princes turcs dont l'un l'avait nommé pacha et commandeur en Syrie. Sa carrière politique finie, il s'était établi en Provence, avait acheté un navire et s'était occupé du commerce des épices en Afrique. Peu avant sa mort – dont la nouvelle d'ailleurs est fautive – un ami lui avait offert un harem ... qui arrive à la plus grande surprise d'André. Louis, un ami confidentiel à Paris, le destinataire des lettres est la seule personne qui possède le secret de cet étrange héritage. Peu à peu, une des houris, Kondjé-Gul se distingue par sa sensibilité et son esprit, et après des péripéties et des obstacles divers, ils se marient avec l'aide de l'oncle.

En lisant le roman, de nombreux éléments nous rappellent les *Lettres persanes* : la forme épistolaire, le thème de l'Orient, la comparaison constante des

⁴ UCHARD, Mario, *Mon oncle Barbassou*, Paris, C. Lévy, 1877.

lois et des coutumes françaises et orientales, et la relativité de toute manifestation sociale et légale. En plus de ces liens évidents, nous trouvons dans le texte des remarques plus qu'allusives à *la théorie du climat* de Montesquieu : « Encore une fois, la plupart de nos idées, soi-disant raffinées ou civilisées, sur la passion, la vertu, les convenances, la pudeur, sont des idées de convention selon le lieu, le climat, l'usage, et tu [Louis] le verras bien au courant de mon histoire ...⁵. » Ou un peu plus loin : « Sur les bords du Gange, du Nil ou de l'Hellespont, nous aurions une tout autre esthétique. [...] Nos idées encore sur ce point [les sentiments], ne sont donc toujours qu'une question de latitude et de climat ...⁶. »

Uchard, essentiellement auteur dramatique, a recouru aux procédés du vaudeville, à des rebondissements dans l'intrigue et à des personnages et des situations comiques. Même si un historien littéraire de l'époque dit qu'« [a]vec M. Gustave Flaubert et Ernest Feydeau, M. Uchard est le troisième aéroliithe de la littérature contemporaine »⁷, *Mon oncle Barbassou* fait très peu de retentissements à sa parution. Étant donné que *l'Assommoir* de Zola et *Trois contes* de Flaubert paraissent la même année, les cercles littéraires prêtent plus d'attention à la naissance du naturalisme qu'à un auteur qui ne fait que ses premiers pas dans le domaine du roman. À un point tournant des tendances littéraires, l'œuvre d'Uchard n'est ni réaliste ni naturaliste. Ce fait explique, en partie, l'oubli actuel de cette œuvre.

Les lettres chinoises de Ying Chen (née en 1961) évoquent également, déjà par leur titre, les *Lettres persanes* de Montesquieu⁸. Ce n'est pas par hasard, évidemment, car le thème central du roman est aussi le choc des cultures. La jeune femme-auteur est née en Chine mais vit au Québec. Pour elle, écrire, c'est tromper la nostalgie de son pays natal. *Les lettres chinoises*, son second roman, ont pour sujet la correspondance de deux amants et l'une de leurs amies. Yuan, le jeune homme, a du mal à vivre en Chine, ainsi un jour il choisit d'immigrer au Québec. Sassa, sa fiancée refuse de le suivre, parce qu'elle n'est pas convaincue que l'« ailleurs » soit un remède. Yuan écrit des lettres courtes mais denses de son exil volontaire. Sassa y répond tendrement. Mais malgré cela, elle dit adieu à Yuan, parce qu'elle sent que leur amour devient impossible à cause de l'éloignement qui, au bout d'un certain temps, n'est pas seulement physique mais aussi culturel. Les sentiments complexes des personnages sont analysés avec tant de raffinements et de subtilités, que nous croyons que l'auteur narre dans ce roman le déracinement qu'elle a vécu elle-même. Sylvie Lisiecki-Bouretz affirme de la littérature chinoise contemporaine : « La littérature chinoise, vivante et mouvante depuis vingt ans, touche de plus en plus le public français. Les écrivains

⁵ UCHARD, Mario, *Mon oncle Barbassou*, Paris, J. Lemorny, 1884, p. 52–53.

⁶ *Ibid.*, p. 175–176.

⁷ MONSELET, Charles, *La Lorgnette littéraire : dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps : complément*, Paris, R. Pincebourde, 1870, p. 25.

⁸ CHEN, Ying, *Les lettres chinoises*, Montréal, Leméac, 1993.

chinois interrogent les bouleversements de leur histoire et de la société contemporaine. Aux prises avec le métissage des identités culturelles, comment envisagent-ils la modernité⁹ ? » Le roman épistolaire de « la petite pierre assise parmi des courants »¹⁰ donne une réponse claire à cette question. Le trio des *Lettres chinoises* (1993) représente trois visions de l'exil et trois attitudes à l'égard de la modernité occidentale. Yuan découvre une ambiance agréable en Amérique du Nord. Il s'enivre de la liberté (au moins apparente) qu'il y trouve. Da Li (leur amie qui le suit) reste réservée en face de la plupart des gains de la démocratie. Sassa ne quitte pas la Chine et, malgré les difficultés, elle ne cesse de respecter la sagesse et les traditions de son pays natal.

Lise Gauvin (née en 1940), femme-auteur également québécoise, relie subtilement la tradition et la modernité dans la *Lettre d'une autre*¹¹. Le roman s'inspire directement de l'introduction de Montesquieu pour les *Lettres persanes*. Montesquieu y constate qu'« il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des Français dans un an, qu'il ne l'est à un Français de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre ; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu »¹². Roxane, dont le nom évoque aussi Montesquieu, est une jeune universitaire d'origine persane qui arrive au Québec pour faire des recherches sur les contes dans la littérature québécoise du XIX^e siècle. Elle écrit régulièrement à Sarah, son amie restée chez elle, dont nous ne pouvons pas lire les réponses. La correspondance des deux amies forme ainsi un dialogue tronqué. D'une lettre à l'autre, Roxane découvre en elle et révèle à Sarah son désir grandissant de rester en Amérique du Nord. Elle se pose donc la question : « Comment peut-on être Québécoise ? » Le regard de l'observatrice est tout aussi neuf que dans les lettres d'Usbek et de Rica. Roxane circule dans des milieux divers. « Elle devient ainsi le témoin, à la fois curieux et critique, empathique mais aussi malicieux, de la société québécoise¹³. » Les treize lettres nous font part de ses expériences personnelles et de ses observations. Paul Chamberland, le préfacier du roman, constate que la forme épistolaire est ici plus qu'un simple procédé d'exposition. En premier lieu, la lettre comme genre admet le décousu. En deuxième, la lettre personnelle se caractérise par le ton de la confiance, de l'abandon et du badinage¹⁴. La forme épistolaire favorise ainsi le traitement de sujets variés. Si le

⁹ LISIECKI-BOURETZ, Sylvie, « Les écrivains chinois et la modernité », in *Chronique de la Bibliothèque nationale de France*, n° 16, p. 12.

¹⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹¹ GAUVIN, Lise, *Lettre d'une autre*, Montréal, L'Hexagone, 1984.

¹² MONTESQUIEU, Charles Secondat de, *Lettres persanes*, Paris, Pocket, 1989, p. 24, cité également dans Gauvin, Lise, *Lettre d'une autre*, Montréal, L'Hexagone, Éditions Typo, 1994, p. 13.

¹³ GAUVIN, Lise, *Lettre d'une autre*, Montréal, L'Hexagone, Éditions Typo, 1994, p. 11.

¹⁴ Cf. la préface de Paul Chamberland à Gauvin, Lise, *Lettre d'une autre*, Montréal, L'Hexagone, Éditions Typo, 1994.

genre de l'œuvre est « essai/fiction », comme l'éditeur le désigne, c'est à cause de l'approche historique, sociologique et culturelle avec laquelle Gauvin incite ses compatriotes à assumer avec lucidité les difficultés de leur identité nationale.

Les réécritures et les libres adaptations modernes de l'histoire déchirante d'Abélard et d'Héloïse, traduite en français par Roger de Rabutin, comte de Bussy (1618–1693), rendue aussi célèbre par *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, sont aussi fascinantes que ceux des *Lettres persanes*. Nous allons en mentionner deux, qui n'en ont pas seulement gardé le thème de la passion interdite, mais la forme épistolaire aussi. Marc Gendron (né en 1948) entretient de multiples rapports avec Rousseau dans son premier roman, dont le plus évident est le titre : *Louise, ou la nouvelle Julie*¹⁵. L'histoire est ancrée dans la modernité, mais certains éléments rappellent l'œuvre de Jean-Jacques. Par exemple, l'un des trois correspondants s'appelle Louise, un prénom dont la sonorité s'approche de celle d'Héloïse. Elle est professeur de philosophie dans un collège. Un jour l'une de ses élèves, Clara Chappuis, lui adresse une lettre et propose d'entamer une correspondance. Peu à peu, la franchise et l'amitié s'établissent entre elles, et Louise se laisse séduire par les lettres poétiques, sensuelles et érotiques de Clara. Leur passion est envahissante et irrésistible dès la première rencontre. La narration de la première nuit passée ensemble rappelle la lettre de Saint-Preux où il revit les frissonnements du premier baiser¹⁶. Louise et Clara sont obligées de garder leur relation secrète à cause des parents de la jeune fille. Les mœurs changent, mais l'épanouissement de l'amour se heurte à des obstacles semblables d'un siècle à l'autre. La séparation des amantes est inévitable quand Clara quitte la ville pour continuer ses études à l'université. La deuxième partie du roman embrasse cette période : nous lisons alors les lettres d'un élève provocateur, adressées à Louise. Cette seconde correspondance s'oppose diamétralement à la première par son ton insolent et son style forcé. Si Louise entre dans cet échange de lettres, c'est pour corriger l'élève infatué et outrecuidant. Dans la troisième partie, les lettres de Clara réapparaissent parallèlement avec celles de l'élève arrogant, rendant manifestes les différences entre les rapports interpersonnels. Le triangle dans *Louise ou la Nouvelle Julie* de Gendron se compose en fait de deux duos. Le premier est celui de Louise et Clara, le second est celui de Louise et du garçon anonyme¹⁷. Les deux correspondances se comparent difficilement, ce qui peut être aisément

¹⁵ GENDRON, Marc, *Louise, ou la nouvelle Julie*, Montréal, Québec-Amérique, 1981.

¹⁶ Cf. GENDRON, Marc, *Louise, ou la nouvelle Julie*, Montréal, Québec-Amérique, 1981, p. 28–33.

¹⁷ Ce second destinataire signe ses lettres alternativement comme « jean-jaco », « jean-jaque » [sic !], « le caduc de mamours », « mister solo five », « manitou hou rien », « jean-j aime », « j.-jack l'éventaille », « je.-j. le vantard », « Obellâtre », « velvet ufo », « Hécatonchire I », « votre samourant », « socratère callypige », « vice-comte valdemont de merdeuil », « votre incontinent humboy ».

le message. Les trois personnages forment un triangle d'amour singulier. Les lettres de Clara sont tendres, sensibles et sensuelles tout comme les réponses de Louise. Leur rapport amical se développe en une relation saphique. En revanche, le ton des lettres de l'autre élève et le ton des réponses de Louise est provocateur, arrogant, impoli, voire rude. Cette seconde correspondance paraît un épisode dans la guerre des sexes. Elle reflète surtout le comportement antagoniste de Louise envers tout homme hautain et égoïste.

Parmi les ascendantes fictives d'Héloïse, nous pouvons compter également l'héroïne du roman épistolaire d'Hélène de Monferrand (née en 1947). *Les amies d'Héloïse* ont été si bien accueillies par le public et la critique qu'elles ont valu à leur auteur le prix Goncourt du premier roman¹⁸. C'est de nouveau l'histoire d'amours singuliers, lesbiens. La jeune Héloïse y fait son éducation sentimentale au cours de laquelle les drames sont inévitables. Dans *Les amies d'Héloïse* nous rencontrons sept correspondantes. Du point de vue formel, il est intéressant que la correspondance soit complétée d'extraits de journaux. Les jeunes filles dont nous faisons la connaissance au début du roman deviennent femmes, épouses et mères pendant les dix-sept ans que couvre leur correspondance. Des couples se font et se défont, des enfants naissent désirés ou par hasard, mais les personnages féminins centraux restent étroitement unis, même si leurs chemins s'écartent. Peut-être est-ce Erika, la première amante d'Héloïse, qui fait l'apprentissage le plus grand et qui voit sa persévérance récompensée contre toute attente. La suite de l'histoire a paru sous le titre *Les enfants d'Héloïse*¹⁹. Depuis les événements du premier roman, Héloïse a grandi, s'est mariée avec François-Xavier et a donné la vie à trois enfants, Anna, Mélanie et Suzanne. C'est autour d'elles que s'organise la vie d'Héloïse et d'Erika. Les enfants sont trop jeunes pour que leur soit apprise la vie privée de leur mère qui décide d'aller vivre avec Erika. La forme épistolaire n'a d'autres traces dans cette suite que quelques lettres insérées.

Les amies d'Héloïse peuvent être aussi mises en rapport avec *les Liaisons dangereuses*. Les lettres qui y parlent d'amour, de joies, de dangers, de séductions, de drames, de passions bouleversantes et de la liberté et de la puissance du désir nous rappellent perpétuellement l'œuvre de Laclos. Sans doute n'est-il pas étonnant que *les Liaisons dangereuses* inspirent plus d'une œuvre aux XIX^e et XX^e siècles. L'une d'entre elles est *Peints par eux-mêmes* de Paul Hervieu (1857–1915)²⁰. L'auteur présente dans son roman épistolaire un cercle d'aristocrates réunis à la campagne pour y passer l'automne. Peu après l'installation, des correspondances commencent avec l'amant éloigné, avec la grande amie restant chez elle ou avec le mari au service militaire. Les passe-temps préférés sont des promenades en

¹⁸ MONFERRAND, Hélène de, *Les amies d'Héloïse*, Paris, Édition de Fallois, 1990.

¹⁹ MONFERRAND, Hélène de, *Les enfants d'Héloïse*, Paris, Double interligne, 1997.

²⁰ HERVIEU, Paul, *Peints par eux-mêmes*, Paris, A. Lemerre, 1893.

voiture, les visites des voisins, le tennis et la chasse, le tout dans une ambiance des *liaisons dangereuses*. Un peintre est invité à faire les portraits des aristocrates oisifs, mais – comme le titre le suggère – les lettres qu'ils écrivent les caractérisent mieux : mariage rompu, mariage arrangé, liaisons secrètes, scandale, chantage, suicide de désespoir et suicide de honte. *Peints par eux-mêmes* est un « ... véritable pamphlet romancé contre la société aristocratique, qu'il [Hervieu] peint ridicule et goujate, tantôt vicieuse et vulgaire, tantôt corrompue, parfois même criminelle, toujours asservie à la vanité ou au plaisir »²¹.

Les lettres révèlent donc le vrai visage des quinze correspondants. La correspondance des frères Marfaux, critiques fervents des aristocrates se trouve au centre. Guy, le peintre, et Cyprien, l'écrivain, sont en bonne relation fraternelle, ils sont confidents et responsables l'un de l'autre. Guy s'introduit dans le cercle douteux d'aristocrates et il s'y crée des illusions, ce qui inquiète Cyprien, plus lucide, plus raisonnable et plus réaliste. Suite à une liaison à peine commencée avec la vicomtesse de Courlandon, Guy se désillusionne, car il doit affronter l'hypocrisie et la fierté de la vicomtesse. La marquise douairière de Nécingel, avec qui la vicomtesse entretient une relation intime, est plus âgée et plus expérimentée que la vicomtesse. Elle connaît très bien les démarches des liaisons et elle est prête à donner des conseils. Les autres échanges de lettres révèlent des rapports femme/homme à des natures très différentes : Madame de Trémur et Monsieur Le Hinglé sont des amants secrets ; M et M^{me} Vanault de Floche font un couple aristocrate calculé jusqu'à l'extrême ; Miss Gimblett et Monsieur Anrion sont des acteurs qui s'aiment mais leur liaison lâche assure leur autonomie respective. Après la lecture de l'intégralité des lettres, il nous est clair que la plupart des correspondants se connaissent, même s'ils ne s'écrivent pas tous.

L'autre réécriture des *Liaisons dangereuses* est *le Songe d'une femme* de Remy de Gourmont (1858–1915), paru six ans après l'œuvre d'Hervieu²². Roman par lettres, milieu aristocratique, éloquence d'écriture, omniprésence du désir corporel, liens érotiques dissimulés – voilà les traits essentiels que le roman de Gourmont partage avec celui de Laclos. Néanmoins, au même moment où nous découvrons la parenté évidente entre les deux écrits, nous soupçonnons que le texte de Gourmont ne peut pas être une imitation servile de l'œuvre de Laclos. Car cela serait trop banal de la part d'un auteur ayant une souplesse intellectuelle tel que Gourmont. Le soupçon se prouve vite vrai, parce que même la première lecture comparée révèle que les éléments partagés s'y présentent pour des finalités bien différentes et que Gourmont prend ses distances à l'égard de son modèle. Il rompt, par exemple, avec la pratique d'essayer de rendre la correspondance

²¹ CLOUARD, Henri, *Histoire de la littérature française, Du symbolisme à nos jours*, Paris, Albin Michel, 1947, p. 257.

²² GOURMONT, Remy de, *Le songe d'une femme*, Paris, Société du Mercure de France, 1899.

publiée vraisemblable par un avertissement d'éditeur ou par une préface de rédacteur, comme le fait Laclos. L'illusion de lire des lettres réelles est créée par une idée très originale : la reproduction *fac simile* des signatures. Puis, Gourmont aussi présente la partie publiée de la correspondance dans l'ordre chronologique, mais tandis que Laclos produit une tension dans l'action en jouant sur les lacunes dans la correspondance, la datation des lettres chez Gourmont n'assume pas d'importance particulière par rapport à l'intrigue. Chez Laclos, la parole s'identifie parfaitement à l'action, et les intervalles, les instants de silence et de ralentissements de la correspondance deviennent les lieux privilégiés du drame réel. Chez Gourmont, la privation de la fonction dramatique de la parole signifie, à une plus grande échelle, le refus des ressources traditionnelles du genre épistolaire.

L'influence évidente du texte de Laclos se fait pourtant sentir, en premier lieu, dans le sujet. *Le songe d'une femme* n'en a qu'un seul : l'amour. Ce mot désigne ici le lien érotique qui se tisse entre les personnages et le désir charnel qui les meut. Le droit au bonheur spirituel et aussi corporel de l'individu s'affirme dans une idée de Gourmont que son œuvre entière soutient : « Il est honteux d'avoir honte de son plaisir²³. » L'âme des personnages principaux du *Songe d'une femme* est profondément imprégnée d'un épicurisme délicat qui s'oppose à la corruption morale de certains personnages de Laclos. En poursuivant les plaisirs, Paul, Pierre et Anna ne cherchent pas à épater, à se moquer, à se venger ou à faire perdre quelqu'un. Certes, Paul Pelasge en tant qu'« homme de sang-froid, mais intelligent et sensuel »²⁴ trouve son modèle corrompu dans le vicomte de Valmont. Mais tandis que Valmont se réjouit d'abuser de la confiance de Cécile Volange, Paul Pelasge se garde des conquêtes trop faciles. Tout épris de la petite Annette Bourdon, il relate ainsi les moments ardents à son ami Pierre :

Tu ne comprends donc pas le plaisir qu'il y a [...] à faire chanter un peu, rien que deux ou trois notes de prélude, ce violon de chair et de sensibilité ! Elle [Annette] en est à l'âge où une fille désire tout sans rien craindre encore. Je pourrais lentement, ou en une heure à mon gré, la mettre au diapason du désir que je me donnerais ; mais je ne me le donnerai pas ; je n'ai pas le goût de recommencer la scène des *Liaisons*²⁵.

Nous pouvons donc constater que *le Songe d'une femme* de Gourmont reconnaît ouvertement son modèle par la technique narrative, par la forme épistolaire polyphonique, par le choix du sujet érotique lié aux questions de la moralité et met en cause, comme le roman de Laclos, le rapport entre l'individu et la société, la problématique d'*illusions* contre *réalité*, celle du *mensonge* et de la *vérité*, le

²³ GOURMONT, Remy de, *Pensées Inédites ; Des pas sur le sable*, Rennes, Éditions Ubacs, 1989, p. 30.

²⁴ GOURMONT, Remy de, *Le songe d'une femme*, Rennes, Éditions Ubacs, 1988, p. 66.

²⁵ *Ibid.*, p. 67.

décalage entre *être* et *paraître*, entre *se concevoir* et *se montrer*. En dépit de cela nous devons conclure qu'il s'agit de deux romans ayant des messages tout à fait différents, voire opposés. Laclos admet l'importance du bonheur personnel et l'existence des instincts sexuels, mais pose au-dessus de cela la stabilité sociale. Chez lui, l'individu entre infailliblement en conflit avec l'ordre social quand il s'avise d'interpréter les lois morales de façon libérale. Ainsi, Laclos condamne toute déviation. *Le songe d'une femme* de Gourmont, à son tour, fait l'éloge du bonheur particulier, glorifie le plaisir et défend le droit de l'individu à y accéder. Il considère la nature humaine supérieure à ce que dicte la société sous forme de convenances ou lois morales.

Claire Yeniden s'inspire aussi des *Liaisons dangereuses* en écrivant son premier roman, *Lettres du désir*²⁶. Les participants de cette correspondance fictive sont également des aristocrates à mœurs corrompues. L'action s'y déroule au XVIII^e siècle, le cadre en est le Paris de Louis XV. Le marquis de Pucarné écrit à la duchesse de Laurencin pour l'informer que son mari est l'amant de sa femme. Indigné, il propose à la duchesse de se venger : qu'ils deviennent, à leur tour, amant et maîtresse. Après un premier refus décidé, la duchesse consent à rencontrer le marquis, et leur premier rendez-vous lui révèle des plaisirs qu'elle n'avait jamais éprouvés. Une correspondance impétueuse commence entre eux, parce qu'ils se racontent leurs sensations après chaque rencontre passionnée.

La correspondance dans *Lettres du désir* de Yeniden implique huit épistoliers, ce qui donne un réseau beaucoup moins complexe que son modèle, *les Liaisons dangereuses*. Cela n'empêche pas que ce roman soit un tout aussi joli mode d'emploi de la galanterie et de la séduction. Les deux correspondants centraux sont le marquis de Pucarné et la duchesse de Laurencin. Il y a d'autres personnages aussi, des confidents, des compagnons et des connaissances, qui entrent dans l'échange de lettres, mais ce pastiche moderne des mœurs libertines de l'époque de Laclos privilégie les lettres sensuelles des deux aristocrates indignés de l'affront de leurs époux.

Une autre évocation de la littérature libertine du XVIII^e siècle sont les *Lettres fort inconvenantes de deux libertins ou Les infortunes de la débauche* de Michel Garcin (né en 1935)²⁷. Le marquis de la Fare et le baron d'Albon, peu troublés par les événements politiques qui secouent Paris à la veille de la Révolution, n'ont que deux soucis : « le libertinage et le beau sexe²⁸. » Ils entretiennent une correspondance « fort inconvenante » dans laquelle ils retracent leurs aventures et mésaventures amoureuses dans les moindres détails. Les séductions, les dangers

²⁶ YENIDEN, Claire, *Lettres du désir*, Paris, Éditions Blanche, 1996.

²⁷ GARCIN, Michel, *Lettres fort inconvenantes de deux libertins ou Les infortunes de la débauche*, Paris, Mercure de France, 2000.

²⁸ *Ibid.*, p. 9.

courus, les victoires et les hontes sont relatés dans un style très dix-huitième siècle. Les deux aristocrates impudiques dans le roman de Garcin entretiennent une correspondance particulière du 5 avril 1788 au 1^{er} mars 1789, dont le contenu évoque également les lettres de Valmont. Il s'agit en fait de deux collectionneurs qui s'écrivent pour parler de femmes. Mais comme le sous-titre le suggère, les victoires tournent en échecs et la dernière aventure devient une « histoire d'amour [qui] s'achève dans la dérision comme un spectacle lamentable »²⁹.

L'auteur historien peint ses personnages finement et conduit bien les intrigues. Il est à mentionner du point de vue de notre sujet que le récit s'enrichit d'une rencontre cocasse, notamment avec Laclos. Dans la dernière partie, où Garcin abandonne la forme épistolaire et introduit un narrateur très bien informé du sort des protagonistes, nous rencontrons Florent d'Albon sur les champs de bataille. Son goût littéraire ne nous étonne pas : « Il portait toujours dans son bagage un gros livre relié de maroquin rouge, qui n'était autre que *Les Liaisons dangereuses*, et dont il lisait un passage avec délectation, chaque soir au bivouac, sans se lasser jamais du style étincelant, de la peinture subtile des personnages et de l'intrigue conduite avec une étourdissante maîtrise³⁰. » L'hommage à l'auteur des *Liaisons dangereuses* est encore plus explicite dans le passage où le témoin anonyme relate la rencontre personnelle de Florent d'Albon avec Pierre Ambroise Choderlos de Laclos qui figure ainsi dans le roman en tant que personnage :

Au soir de la bataille de Montebello, le 9 juin 1800, Florent d'Albon eut le bonheur infini d'appartenir à l'entourage du général Laclos, de lui être présenté et de converser longuement avec cet homme indéchiffrable, au visage harmonieux mais sévère, secret par nature et qui ne se livrait qu'à bon escient.

Laclos prisait peu les compliments de ses admirateurs qu'il trouvait souvent ennuyeux et artificiels, mais ceux de Florent d'Albon, frappés du seau de la sincérité et d'un véritable engouement – exposé sans outrance verbale –, lui allèrent droit au cœur et le touchèrent avec assez de force pour qu'il s'épanchât comme il ne le faisait que rarement. Devant un auditoire attentif, composé d'officiers de toute essence [...] il expliqua comment son roman avait mûri en lui, lentement, patiemment, puis comment il avait surmonté ses doutes, sa lassitude, son découragement, pour l'écrire pendant trois interminables années ...³¹.

Septuor de Claude Pujade-Renaud (née en 1932), écrit en collaboration avec son compagnon, Daniel Zimmermann (1935–2000), s'inspire aussi ouvertement de Laclos³². Pourtant il est fascinant qu'au lieu des châteaux et des salons, le couple d'auteurs place leurs personnages dans le milieu universitaire français. Avec

²⁹ *Ibid.*, p. 192.

³⁰ *Ibid.*, p. 222–223.

³¹ *Ibid.*, p. 223–224.

³² PUJADE-RENAUD, Claude – ZIMMERMANN, Daniel, *Septuor*, Paris, Le Cherche Midi Éditeur, 2000.

cela, l'œuvre devient la critique de l'enseignement national supérieur. L'école, l'ancien bastion de la vertu, s'est corrompue ; les enseignants, naguère modèles de probité, y sont pourris jusqu'à la moelle. Dans *Septuor*, nous lisons les lettres croisées d'un cercle d'amis et de collègues, dont certains font preuve de la même méchanceté et du même intelligence que les deux libertins de Laclos.

Mathilde Delahaye, l'un des sept correspondants, vit à Paris avec son mari qu'elle adore : Julien, professeur de khâgne. Après avoir soutenu sa thèse, elle est devenue docteur d'Etat en psychologie génétique et elle est nommée maître de conférence dans une université de province. Mari et femme envisagent donc de passer la semaine séparés pendant l'année scolaire. Avant le départ de Mathilde, ils décident de s'accorder mutuellement « la possibilité de meubler leurs soirées solitaires »³³ et de se raconter les détails. Julien, mari tendre et attaché, ne s'attend pas à ce que Mathilde, la première nuit passée séparément, s'offre à Jacques Lissigaray, directeur du département, pour obtenir un regroupement de cours. Mathilde ne se sent ni coupable, ni triomphante, ni mal à l'aise d'employer ses rondeurs pour obtenir un studio et pour accélérer sa promotion. Une deuxième trahison de Mathilde succède vite à la première. Puis, la collègue détrônée, Michèle Huguenin, qui prévoit dès le début la rivalité entre elle et Mathilde fait alliance avec son amant, Vincent pour mettre à Mathilde des bâtons dans les roues. Michèle initie Mathilde à l'homosexualité, puis Mathilde est dénigrée auprès du directeur du département ; ensuite Vincent la séduit pour la détacher du directeur et il tente de l'amener à une situation de prostitution avérée afin qu'elle soit exclue de l'Éducation nationale.

Si je me suis attardée un peu plus longuement sur l'intrigue, c'était pour démontrer qu'en tant que pastiche des *Liaisons dangereuses*, cette correspondance polyphonique est une satire tout aussi impitoyable des milieux universitaires actuels en France que son illustre prédécesseur l'est de l'aristocratie du XVIII^e siècle.

Pour conclure nos réflexions sur les réécritures des trois plus grands romans épistolaires du XVIII^e siècle, nous affirmons en premier lieu qu'apparemment le romans par lettres a survécu à la période de régression que les historiens littéraires constatent après l'âge d'or du genre. En second lieu vient notre conclusion que les œuvres de Montesquieu, de Rousseau et de Laclos jouent un rôle primordial dans cette survivance, parce qu'elles servent toujours de modèles, à imiter, à réécrire ou à pasticher, aux XIX^e et XX^e siècles. La liste des écrits épistolaires fictifs que nous avons donné dans cet article n'est certainement pas complète. Elle laisse pourtant entrevoir l'intérêt que certains romanciers des époques suivant le XVIII^e siècle portent aux œuvres des maîtres. Uchard, Cheng et Gauvin rendent

³³ *Ibid.*, p. 9.

hommage à Montesquieu ; Gendron et Monferrand créent de nouvelles Héroïse ; Hervieu, Gourmont, Yeniden, M. Garcin, Pujade-Renaud et Zimmermann font revivre l'esprit de Laclos en assurant tous la continuité d'idées dans la littérature de langue française.